

— Merci, mon enfant, vos fleurs sont bien belles, mais je ne dois point en priver les personnes à qui vous les destinez.

L'argument parut irrésistible à la jeune fille, car elle n'insista pas; seulement elle détacha du bouquet le plus bel œillet qu'elle put y trouver, et le présenta à son voisin.

Cette fois, il prit la fleur et la plaça près du ruban rouge qui se nouait à sa boutonnière.

La jeune fille parut toute joyeuse du cas qu'il faisait de son cadeau. En ce moment la voiture s'arrêta: on était arrivé.

La petite voyageuse sortit la tête par la portière et la rentra bien vite:

— Il pleut à verse! s'écria-t-elle. Et elle porta un regard d'inquiétude sur sa jolie robe de toile peinte, sur son tablier noir et sur les brodequins neufs qui dessinaient élégamment son tout petit pied.

— Mademoiselle, dit avec bonté l'étranger, vous avez parangé votre bouquet avec moi, permettez-moi de vous offrir une place dans le fiacre que je vais charger le cocher d'aller me chercher.

Le riche pour-boire qu'il remit, en achevant ces paroles, au vieux bourru, donna presque de la belle humeur et de l'obligeance à ce dernier. Il courut de son plus vite, ramena un fiacre, ouvrit la portière, tint suspendu en guise de parapluie, sur la tête de la jeune fille, un pan de sa large redingote.

— Où dois-je vous conduire? demanda celui qui s'amusait beaucoup de l'innocent laisser-aller avec lequel la grisette acceptait sa protection.

— Rue du Pas de la Mule, no. 3.

En quelques minutes le fiacre était arrivé devant la maison indiquée.

L'inconnu employa, pour préserver la coiffure de la jeune fille, le procédé que le cocher de coucou avait mis en usage naguère. Quand il l'eut amené ainsi saine et sauve à l'entrée du corridor qui servait de vestibule, il reçut les remerciements de la petite voyageuse, qui finit par lui offrir de se reposer quelques instants chez elle.

Cette proposition sembla l'amuser beaucoup, et il l'accepta avec un empressement plein d'enfantillage et de gaieté.

— Puisque j'ai enseigné l'art de faire des bouquets à cette enfant, je puis bien lui rendre une visite, se dit-il; et devancé par la grisette, il monta gaiement quatre étages. Elle frappa: la porte s'ouvrit; une vieille femme, suivie de deux petites filles, accourut aussitôt.

— Marie! Marie! s'écrièrent-elles en se jetant dans ses bras. Petite mère, bonjour.

Elle les embrassa, elle les caressa, elle les cajola, tendit ses joues à la vieille femme, et se souvint seulement alors du compagnon qu'elle avait amené.

— Pardonnez-moi, monsieur, lui dit-elle naïvement, mais je vous avais oublié.

— Et je ne m'en plains pas, mademoiselle, vos jolies petites sœurs, madame votre mère, sont des excuses plus que suffisantes.

— Ce ne sont pas mes sœurs, ce sont mes enfants! monsieur.

— Vos enfants!

— Ses enfants d'adoption, interrompit la vieille femme. Figurez-vous, monsieur, que ma fille, une pauvre veuve, ruinée par la mort de son mari, honnête et laborieux ouvrier, succomba au chagrin, dans la mansarde qui se trouve au-dessus de ce petit appartement, et me laissa seule et sans ressources avec ces deux orphelins. Il nous fallait donc recourir à l'hôpital, car à mon âge, et infirme comme je le suis, je ne pouvais rien ni pour moi ni pour ces pauvres créatures. On parla de mon

désespoir dans la maison, et le soir j'entendis frapper à ma porte: c'était Marie, monsieur.

— Mère Marguerite, me dit-elle, moi aussi j'ai perdu ma mère, il y a trois mois. Je suis seule au monde, sans famille! Vous et ces deux enfants vous sciez désormais la mienne.

Et depuis ce temps-là, monsieur, elle nous fait demeurer avec elle. Par malheur, et c'est un grand chagrin pour moi, monsieur, la généreuse enfant travaille jour et nuit pour subvenir aux charges qu'elle s'est imposées et ne peut y parvenir. Chaque mois il faut qu'elle dépense un peu d'un capital de quinze mille francs, que lui a laissés sa mère. Si j'étais seule, je me serais déjà enfuie, pour ne pas ruiner ma bienfaitrice. Mais ces deux enfants me retiennent et m'ôtent tout courage. Il faudrait les mener à l'hôpital, monsieur!... A l'hôpital les enfants de ma fille!

Marie, pendant que Marguerite parlait, se tenait, les yeux baissés, honteuse et confuse, comme si l'on eût révélé d'elle une mauvaise action.

— J'étais orpheline; je ne pouvais demeurer seule, sans protection, sans affection, interrompit-elle, comme pour s'excuser. Marguerite veille sur moi, ses enfants m'aiment; n'est-ce pas que je suis leur obligée, monsieur?

— Vous êtes une bonne jeune fille, mademoiselle Marie, répliqua-t-il d'une voix émue. Vous méritez que l'on vous témoigne de l'intérêt, et je vais vous prouver celui que je prends à vous..., en vous grondant. Oui, en vous grondant. Ecoutez-moi, chère petite, il ne faut point voyager seule ainsi dans les voitures publiques.

— Monsieur, interrompit Marguerite, elle a été, pendant huit jours, travailler de son état de couturière chez M^{me} la marquise de Saint-Vincent, qui la protège.

— Voilà qui est bien; mais rappelez-vous, Marie, qu'il ne faut point causer avec les voyageurs que vous ne connaissez point; qu'il faut encore moins faire des bouquets avec eux; qu'enfin une jeune fille ne doit pas se laisser reconduire en voiture par un inconnu. Dieu a voulu, cette fois, que vous rencontriez un homme à qui votre beauté et votre innocence ont inspiré l'admiration et le respect que l'on a pour les anges. Mais beaucoup d'autres eussent pu lâchement abuser de votre candeur. Soyez donc à l'avenir prudente et muette en coucou, et laissez plutôt mouiller votre joli bonnet, que d'admettre chez vous un étranger.

Maintenant, pour prix de ma leçon, permettez-moi de donner un baiser à votre front si pur, et d'embrasser, sur leurs bonnes grosses joues, ces deux charmantes petites filles qui vous appellent leur mère.

Il effleura de ses lèvres le front de Marie, glissa deux pièces d'or dans les mains des enfants, qu'il prit sur ses genoux, et sortit sans se nommer.

— Voici un bien bon monsieur, dit Marie.

— Nous prions ce soir pour lui, ajouta Marguerite, car il vous a donné de sages conseils, mon enfant.

Marie s'attendait à revoir l'inconnu qui s'était montré si bienveillant pour elle. Huit mois s'écoulèrent néanmoins sans qu'il revint, et ces huit mois se passèrent bien péniblement pour la pauvre jeune fille! Pendant leur durée, longue et douloureuse, elle versa presque autant de larmes qu'aux jours de désespoir où elle voyait lentement mourir sa mère. Ce fut d'abord la vieille Marguerite qui tomba malade; après cela, vint le tour des deux petites filles, Lydie et Zénaïs. Il fallut que Marie suffît à les soigner toutes les trois, sans quitter leur chevet ni le jour ni la

nuit. Aussi, quand Dieu mit un terme à ces épreuves pénibles, quand la vieille femme et les deux enfants entrèrent presque à la fois en pleine convalescence, il ne restait rien, sur les joues naguères si roses de Marie, rien de leur fraîcheur merveilleuse. Pâle, amaigrie par les veilles, par la fatigue et par les inquiétudes, elle semblait avoir vieilli de cinq ou six ans. Des illusions de l'adolescence elle était passée brusquement à la réalité de la raison. Maintenant elle envisageait sérieusement la vie, et, mère avant d'avoir cessé d'être jeune fille, elle en connaissait toutes les amertumes. Naguère un sourire de bonheur entr'ouvrait les lèvres de ceux qui la rencontraient, rayonnante de son innocence et de sa beauté; maintenant, on se sentait ému d'un mystérieux attendrissement, en présence de sa mélancolique résignation et de sa douce fermeté.

Une fois la maladie et la crainte hors du logis, il fallut y ramener l'ordre et le travail. Le médecin et l'apothicaire avaient fait une large brèche à la petite réserve léguée à Marie par sa mère; elle se mit courageusement à l'œuvre pour ne plus se voir forcée désormais d'y recourir.

Un matin, qu'entourée des deux enfants elle leur enseignait à coudre, tout en cousant elle-même depuis le lever du soleil, elle entendit la vieille Marguerite jeter un cri de surprise et de joie.

— C'est vous, monsieur! disait-elle: vous ne nous avez donc point tout-à-fait oubliés! La porte s'ouvrit, et le mystérieux ami de cette famille laborieuse entra dans la petite chambre. Il portait un uniforme que ne connaissait point Marie; plusieurs décorations brillaient sur sa poitrine.

— Je croyais que vous ne pensiez plus à votre élève, monsieur, fit en souriant la jeune fille.

— Mon enfant, je n'ai point cessé de m'occuper de vous, et j'espère vous en donner bientôt la preuve. Je désire que vous veniez de suite avec moi. Voulez-vous vous faire belle et m'accompagner.

— Où donc voulez-vous me mener? monsieur.

— C'est mon secret. Hâtez-vous; je vous donne dix minutes pour faire une ravissante toilette. Le petit bonnet à rubans chamarrés, la robe rose, le tablier noir et les petits brodequins existent-ils encore?

— Hélas! monsieur, je ne m'en suis point parée depuis le jour où je vous ai rencontré. Ils n'ont point quitté cette armoire.

— Tant mieux! c'est le costume que je désire vous voir. A l'œuvre donc mon enfant! Dix minutes, vous entendez, pas plus.

Il tira de sa poche un sac de bonbons, le distribua aux deux petites filles, et s'informa gravement des progrès qu'elles faisaient dans la science si difficile de la lecture. D'abord effarouchées, les petites espérances finirent par se familiariser si bien avec le monsieur, qu'elles jouaient avec son chapeau et qu'elles grimpaient sur ses genoux, quand Marie sortit de son cabinet de toilette, délicieuse de recherche et de préparé.

Vous voilà telle que je le voulais, dit l'inconnu. Embrassez vos enfants et Dame Marguerite, car je compte bien ne vous ramener ici que fort avant dans la soirée.

Il lui présenta son bras, sur lequel Marie ne s'appuya qu'avec timidité. Quand ils eurent descendu l'escalier, la jeune fille vit une voiture qui les attendait à la porte. Ce n'était plus cette fois un fiacre, mais un landau, moins élégant d'ailleurs que commode. Le cocher fouetta ses chevaux, traversa une partie des boulevards, se dirigea vers l'autre côté de la Seine, entra dans